

Le cheval, athlète abouti ?

La plus noble conquête de l'homme est fragile.

Pourquoi les athlètes humains ont-ils considérablement progressé, au cours du dernier demi-siècle, et pas les chevaux ? Le physiologiste anglais Stephen Budiansky invoque une limitation physiologique du cheval, mais cette idée est controversée.

Les observations sont incontestables : dans les 50 dernières années, le record humain du 1 500 mètres est passé de 3 minutes 50 secondes à moins de 3 minutes 28 secondes, et les marathoniens ont gagné plus de 28 minutes sur leurs 42 kilomètres. En revanche, les courses équestres de plat se courent dans les mêmes temps. S. Budiansky donne deux explications. Tout d'abord, les chevaux seraient, par nature, si bien adaptés à la course que leur entraînement serait inutile. Ainsi, dans un graphique qui indique l'intensité métabolique maximale en fonction de la taille, pour les divers mammifères, le cheval est largement en tête. Autrement dit, le cheval ne pourrait pas progresser beaucoup, parce qu'il serait déjà un super-athlète. D'autre part, les caractéristiques du galop limiteraient les performances, notamment en limitant la consommation d'oxygène.

Ces explications sont critiquables. Tout d'abord, l'amélioration des temps de course humains est due à des techniques d'entraînement de mieux en mieux adaptées, à une sélection plus efficace des sportifs et, surtout, à une amélioration du matériel : chaussures et pistes ! Cette différence expliquée, il reste à comprendre comment les performances s'améliorent, chez le cheval ou chez l'homme.

Chez l'homme, le temps de course en fond ou en demi-fond dépend de la consommation maximale d'oxygène : on peut prévoir les temps de course en mesurant cette capacité. En revanche, aucune étude du cheval n'a démontré que les performances des chevaux en compétition sont limitées par la consommation maximale d'oxygène (mesurée en laboratoire). Chez l'homme comme chez le cheval, les poumons fournissent de l'oxygène au sang, le cœur pompe le sang vers les muscles, et les muscles transforment en travail mécanique l'énergie stockée sous forme chimique. La per-

formance est au prix d'une bonne efficacité de chacune de ces transformations.

Dans les muscles, plusieurs métabolismes se déclenchent dès le début de l'exercice : après la consommation de l'énergie directement utilisable (la dissociation de la phosphocréatine en ATP), le métabolisme devient anaérobie (sans oxygène), transformant le glycogène en ATP. Toutefois, ce métabolisme, que l'entraînement n'améliore pas beaucoup, libère de l'acide lactique dans les muscles. Aussi le métabolisme aérobie prend-il le relais.

S. Budiansky suppose que le métabolisme anaérobie des chevaux ne leur permettrait de courir qu'une cinquantaine de mètres, mais cette hypothèse est fautive : les chevaux peuvent courir plusieurs centaines de mètres en utilisant leur métabolisme anaérobie, car leurs réserves de glycogène sont supérieures. Le métabolisme anaérobie reste actif tout au long d'une course ou d'un cross de concours complet.



Le cheval de course est sélectionné pour sa capacité à gagner de nombreuses courses plutôt que pour sa vitesse absolue.

Puis S. Budiansky suppose que le métabolisme aérobie est également limité, parce que les chevaux respirent exactement une fois par foulée et ne peuvent modifier ce rythme respiratoire. Il est exact que le cheval n'a pas de clavicle, et que le mouvement de ses membres antérieurs est directement lié aux muscles de sa poitrine et, de ce fait, à sa cage thoracique : quand les antérieurs se posent, au galop, l'impact transmis par les membres fait remonter les côtes, ce qui expulse l'air des poumons, en même temps que le cheval baisse la tête et le cou ; puis, quand le cheval ramène les membres sous lui, pendant le temps de suspension, il inspire jusqu'au poser des membres postérieurs. Comme la quantité d'oxygène est limitée par la fréquence de mouvement des membres, et que celle-ci est limitée, on pourrait supposer que les animaux n'auraient bientôt plus assez d'oxygène pour courir correctement.

Cette idée est insuffisante : les chevaux peuvent augmenter leur vitesse soit en augmentant la fréquence du galop, soit en allongeant leur foulée. Et l'antagonisme avec le fonctionnement respiratoire n'est pas évident : le volume ventilé et l'efficacité de l'échange gazeux à la surface des alvéoles pulmonaires sont d'autres facteurs importants de la consommation d'oxygène.

UN ATHLÈTE FRAGILE

La physiologie du galop et les effets de l'entraînement des chevaux restent trop mal connus pour que l'on puisse déterminer aujourd'hui les raisons des performances. Le métabolisme aérobie d'un animal bien entraîné lui permet de soutenir la vitesse moyenne de la course, mais, pour les accélérations, c'est le métabolisme anaérobie qui entre en jeu, car il délivre une puissance bien supérieure. Aujourd'hui les techniques d'entraînement améliorent essentiellement la capacité aérobie. Après avoir étudié un millier de trotteurs, Éric Barrey et ses collègues de la Station d'amélioration génétique, au Centre INRA de Jouy-en-Josas, ont montré que la fréquence cardiaque était moyennement corrélée aux performances, tout comme la fréquence des foulées et divers paramètres métaboliques sensibles à l'entraînement.

Enfin les éleveurs ne visent pas les records de vitesse, mais des gains (en argent) totaux des chevaux dans leur année de compétition. En effet, le cheval de course est un animal fragile des membres, et dont la carrière est brève ; son entraînement améliore ses performances, mais il conduirait, chez trop d'animaux, à des blessures qui ruineraient leur carrière. Aussi les écuries de galo-

peurs préfèrent sélectionner génétiquement des animaux doués, qu'elles entraînent peu, mais dont le potentiel de course est immédiatement exploité (chez les trotteurs, au contraire, le cheval doit beaucoup travailler pour acquérir un haut niveau). De ce fait, l'héritabilité des performances dans les courses de galop est cruciale : les sélectionneurs ont démontré que la contribution génétique aux performances en course de plat est de l'ordre de 25 pour cent.

Comment sélectionner rapidement les animaux doués ? Les sélectionneurs ont mis au point une série de tests précoces et des caractérisations de la puissance des muscles. On sait aujourd'hui que cette dernière dépend de la proportion de fibres à contraction lente et de fibres à contraction rapide. Ces dernières, caractérisées par un type de myosine particulière (la myosine est, avec l'actine, l'une des deux protéines qui assurent la contraction), sont de deux types : myosine à contraction lente et myosine à contraction rapide. Les myosines à contraction rapide sont dans des fibres à métabolisme soit anaérobie, soit mixte aérobie-anaérobie. La vitesse de contraction et le type métabolique sont des propriétés distinctes. Le type métabolique se modifie avec l'entraînement, tandis que le type contractile est plus difficile à modifier.

Comme les chevaux sont avantagés par une forte proportion de fibres rapides aérobies et que les proportions des fibres musculaires des divers types sont héréditaires (à 40 pour cent environ), les sélectionneurs font, depuis peu, des biopsies pour connaître le potentiel de course des chevaux. On comptait naguère, au microscope, les proportions des divers types de fibres sur des prélèvements de tissus musculaires, mais les chercheurs de l'INRA ont mis au point une méthode de dosage par des anticorps monoclonaux spécifiques de chaque forme de myosine. Introduites depuis peu dans les écuries les plus modernes, ces méthodes de tri précoce donnent déjà des résultats : chez des éleveurs de trotteurs qui travaillent avec l'INRA, en Mayenne, il ne faut plus que six mois pour ne retenir que 25 pour cent des jeunes chevaux potentiellement intéressants pour la course.

Enfin, puisque l'objectif des écuries est le gain total des animaux, sur toute leur brève carrière, les écuries qui ont du succès sont celles qui, à qualité de recrutement égale, savent le mieux gérer les engagements dans les courses. Puisque le nombre total d'engagement par cheval est limité par la résistance des animaux, les entraîneurs étudient les concurrents pour aligner leurs protégés quand ils ont les meilleures chances de succès. Le métabolisme n'est pas en cause. □

Échographie du thymus

On estime l'état immunitaire d'enfants mal nourris.

Comment soigner les 200 millions d'enfants mal nourris des pays en développement ? Le traitement classique, essentiellement diététique, ne prend pas en compte le déficit immunitaire d'origine nutritionnel. Des enfants apparemment guéris restent immunodéprimés : le risque qu'ils contractent une maladie infectieuse dès leur retour dans leur environnement, potentiellement contaminant, est alors grand. L'échographie du thymus permet, à faible coût, le suivi de la récupération immunitaire et la vérification de la bonne santé nutritionnelle des enfants jusqu'à cinq ou six ans. Nous avons défini ses conditions d'utilisation en routine.

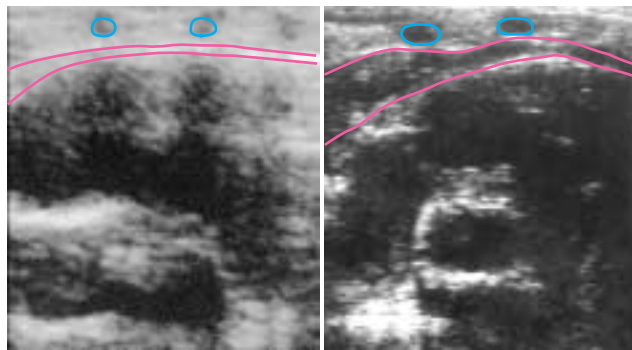
Chez l'enfant, l'une des caractéristiques majeures du déficit immunitaire d'origine nutritionnelle est l'atrophie du thymus, glande composée de deux lobes, située sous le sternum et moulée sur le cœur et les gros vaisseaux (elle s'atrophie normalement pendant la puberté). Le thymus est un organe clé du système immunitaire. Selon plusieurs études chez l'enfant dénutri, son atrophie est due à une destruction massive des thymocytes (cellules du thymus intervenant dans les réactions immunitaires). Elle est en outre corrélée avec une diminution de la concentration interne en hormones thymiques, responsables de la formation des lymphocytes (globules blancs participant à l'immunité), à une augmentation du pourcentage de lymphocytes immatures et à une diminution des sous-populations de lymphocytes *T*. L'observation de cette atrophie est donc un moyen indirect d'estimation de l'état du système immunitaire.

La position du thymus a longtemps limité l'étude de cette glande à une

approche pondérale ou volumétrique *post-mortem*. Les premières études *in situ* ont été réalisées, il y a environ 40 ans, par radiographie, sans succès car l'image radiologique du thymus est peu précise. Parmi les autres techniques d'imagerie médicale, de mise au point plus récente, la tomographie et la résonance magnétique nucléaire sont trop coûteuses pour les pays en développement. L'échographie est, en revanche, une technique non invasive et de faible coût. Elle a été appliquée pour la première fois chez l'enfant dénutri il y a une dizaine d'années à Dakar, au Sénégal, par une équipe de l'ORSTOM. Nous en avons poursuivi et validé l'utilisation avec l'équipe du centre de récupération immunonutritionnelle de Cochabamba, en Bolivie.

La netteté échographique des limites du thymus favorise sa localisation et la prise de mesures. Pour minimiser les variations de la glande dues aux contractions du myocarde, nous avons retenu comme surface normalisée la surface corrigée de l'image échographique du lobe thymique gauche comprise entre l'ombre de la seconde et de la quatrième côtes, de préférence à sa seule épaisseur.

Les études effectuées au Sénégal et en Bolivie montrent un lien entre la régression du thymus et la dégradation



La surface, mesurée sur une image échographique, du lobe gauche du thymus (contour rose), glande située entre les côtes (en bleu) et la zone cardiaque, est d'autant plus faible que l'état immunitaire des enfants mal nourris (à gauche) est mauvais. On la compare à celle du thymus d'enfants sains (à droite).

progressive de l'état nutritionnel, mesurée par différents paramètres anthropométriques (rapport entre le poids et la taille, circonférence du bras). Malgré la forte variabilité interindividuelle, le rapport de superficie thymique entre enfants dénutris et enfants témoins peut atteindre dix. Inversement, pendant la phase de récupération nutritionnelle, la masse thymique croît progressivement. Le suivi échographique indique quand la surface thymique peut être considérée comme normale.

Philippe CHEVALIER, ORSTOM, Montpellier.

Philippe Chevalier, ORSTOM

Horloge équatoriale

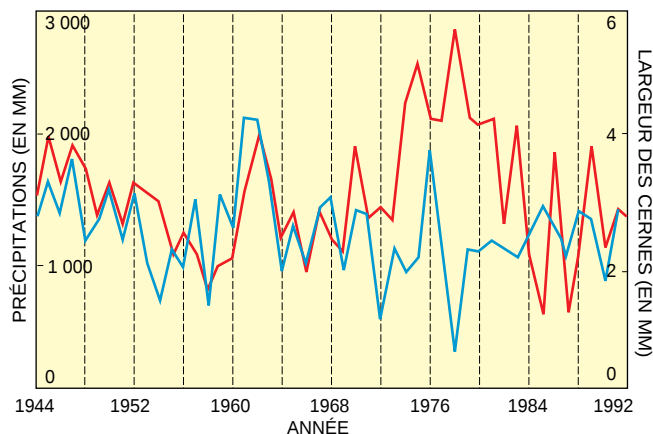
On étalonne l'âge d'un arbre d'Afrique équatoriale grâce aux précipitations.

Comment sait-on que la forêt avance ou recule ? En datant les arbres : une lisière constituée d'arbres jeunes marque une avancée de la frontière.

Dans les pays tempérés, l'alternance des saisons assure une croissance périodique des cernes des arbres : chaque printemps, après une phase de vie ralentie, un nouveau cerne se constitue. En identifiant et en dénombrant les cernes, on détermine l'âge de l'arbre. Dans les pays tropicaux, l'uniformité des saisons atténue la belle alternance des phases d'activité et de repos végétatif des arbres. Il en résulte des irrégularités de croissance des cernes, une datation plus délicate, et une impossibilité temporaire d'examiner les mouvements de la forêt. Pour progresser dans l'analyse, Christelle Belingard et ses collègues de l'Université de Marseille et de l'ORSTOM ont étudié l'okoumé, un arbre d'Afrique équatoriale. En comparant les données pluviométriques locales à la largeur des cernes, les chercheurs savent dater chaque cerne et examiner les évolutions de la frontière entre la forêt et la savane.

Ces chercheurs ont étudié quatre okoumés provenant de la lisière d'une forêt du Congo. La présence, dans la région, d'une saison sèche, fraîche et nuageuse de quatre à cinq mois permettait d'espérer une périodicité de la croissance des arbres. D'après les observations anatomiques, un cerne annuel d'okoumé se décompose en quatre parties. Un anneau clair ; un anneau sombre aux limites peu marquées, correspondant à la saison sèche principale (de juin à septembre) ; un second anneau clair plus fin que le premier ; une ligne sombre aux limites marquées correspondant à la courte saison sèche du début de l'année (décembre et janvier) et qui est la frontière du cerne annuel.

Les tranches d'arbres sont observées à la loupe binoculaire. Le décompte des cernes annuels s'est révélé difficile : comme les bords de l'anneau sombre sont souvent bien marqués, on peut confondre ce dernier avec la ligne sombre qui délimite le cerne annuel.



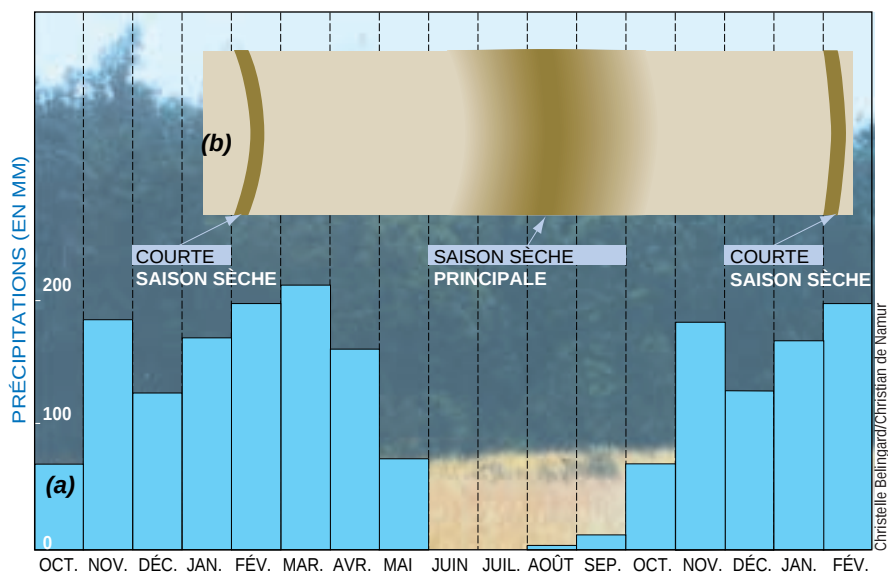
La largeur des cernes d'un okoumé (en rouge) est déterminée par la valeur des précipitations (en bleu) mesurées entre octobre et septembre de l'année attribuée à la formation de chaque cerne.

CERNES ET PLUVIOMÉTRIE

L'épaisseur de chaque cerne est reportée sur une courbe, en fonction de l'année attribuée à la formation du cerne. La comparaison des courbes montre que le synchronisme est mauvais : on ne peut faire coïncider, d'un arbre à l'autre, l'année de formation des cernes. En revanche, lorsque l'on compare la courbe de la largeur des cernes du plus vieil arbre à la courbe des précipitations annuelles enregistrées à la station météorologique de Pointe Noire (située à une centaine de kilomètres de la forêt), une concordance apparaît. La pluviométrie est un bon moyen de dater les cernes, donc les arbres.

Pour préciser quelle période de l'année favorise la variation de la largeur des cernes, on divise la séquence des précipitations en plusieurs périodes qui correspondent aux saisons et on compare la pluviométrie de ces périodes avec la largeur des cernes. La somme des précipitations comprises entre le mois d'octobre et le mois de septembre de l'année de formation du cerne donne la meilleure concordance. La quantité de pluie est ainsi le facteur qui limite la croissance radiale de l'okoumé : la dendrochronologie est applicable à l'okoumé dans les conditions climatiques locales, après comparaison avec des données pluviométriques.

Grâce à cette étude, les chercheurs ont daté des okoumés situés en bordure de la frontière avec la savane. On remarque d'abord que l'âge des arbres augmente à mesure que l'on s'éloigne de la lisière, ce qui est interprété comme une avancée de la forêt sur la savane. L'âge de l'okoumé le plus vieux, situé à 75 mètres à l'intérieur de la forêt, est de 69 ans. Dans cette région, on estime donc la vitesse d'avancée de la forêt à une centaine de mètres par siècle. □



L'alternance de saisons sèches et de saisons des pluies, visible sur l'histogramme des précipitations (en bleu (a)), est responsable de la formation de cernes dans un tronc d'okoumé (b).